

CHAPITRE IX

LA SITUATION DU MEXIQUE

Les années qui suivent, jusqu'à la fin de l'Empereur, ont été étudiées à maintes reprises par de grands historiens, et il est inutile, à notre avis, de revenir en détails, une fois encore, sur les événements innombrables qui remplissent le règne si court de Maximilien I^{er}. Il est plus intéressant, peut-être, de considérer les faits à leur départ, car un examen sincère de la situation en 1864 conduit inévitablement à une conclusion pessimiste, hélas, mais qui n'est que trop vraie. Un drame va se jouer ; il convient d'examiner le lieu et les acteurs qui y ont un rôle.

La scène, immense, est un pays farouche, qui donne, dans l'ensemble, l'impression du chaos, des déserts incultes, des gorges profondes, des forêts touffues, qui favorisent les embuscades ; plus loin, un paysage fait de douceur invite à la contemplation ; à certains endroits, la splendeur étincelante des crêtes couvertes de neige ; à d'autres, la masse imposante des volcans.

Les figurants sont des Indiens, à demi civilisés, dont le sort est lamentable, et qui vivent dans l'espoir du

LA SITUATION DU MEXIQUE

sauveur qu'annonce la légende, ce prince aux cheveux blonds et aux yeux bleus, venu de l'Orient, qui doit, dit une antique tradition, leur rendre le bonheur. Un officier de l'armée belge, Firmin Dufour, dont la correspondance inédite est entre nos mains, a laissé un témoignage, qui paraît irréfutable, sur la population mexicaine. Protégé des états-majors français et belge, chargé à maintes reprises de missions importantes, homme de valeur, il n'est pas sans intérêt de lire certains passages de ses lettres, écrites hâtivement au jour le jour et dont quelques phrases, d'une sincérité incontestable, sont le plus sûr des témoignages. Pour lui, l'Indien est « le seul élément paisible existant, il est doux, intelligent, il n'a été qu'esclave, que malheureux, toujours maltraité et opprimé ; l'ignorance et le fanatisme le tuent, l'abrutissent. L'instruction peut le relever et l'appeler aux plus grandes destinées. Tous les hommes remarquables au Mexique, écrit-il, sortent des rangs de cette classe... »

Au-dessus d'eux, une classe dont l'existence est moins précaire et, partant, plus redoutable, les Mexicains blancs et métis. Ces derniers semblent avoir hérité des races dont ils descendent, toutes les mauvaises passions, sans aucune de leurs vertus ; parmi les blancs, il y a certes des hommes intelligents et instruits, mais toute leur sagesse se dépense en paroles qui jamais ne prennent corps. De ces hommes, inertes, paresseux, qui ne sortent de leur nonchalance que pour se battre, un seul moyen peut venir à bout : la force et l'énergie. L'abbé Piérard, qui vécut au Mexique parmi eux pendant de longues années, écrit

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

ces lignes qui, dans leur brièveté, en disent long : « Donnez au Mexicain une banane, un verre de pulqué, une guitare, une pétate pour dormir, et sa vie physique est satisfaite. Mettez-lui un cierge en main, régalez-le d'une procession chaque semaine, dispensez-le des obligations de la justice, sa vie morale n'exige pas autre chose... » De cette classe, quelques hommes sont parvenus à sortir soit parce qu'ils étaient plus ambitieux, soit que les circonstances les aient favorisés ; ceux-là ont en tête des idées plus élevées, ils veulent faire le bonheur du Mexique. Tout de suite, deux partis se sont formés, les libéraux et les conservateurs. Les premiers, connaissant leurs compatriotes, veulent dominer par la force et la violence ; moins nombreux sont les conservateurs, qui trouvent un appui surtout dans le clergé.

Le clergé est au Mexique à près peu uniquement composé d'hommes corrompus, qui ne sont entrés dans les ordres que pour jouir des revenus de l'Église ; on se laisserait à recueillir sur lui les témoignages des catholiques fervents qui ont été révoltés par l'amoralité et le désordre où il se complaît. Sans vouloir scandaliser personne, il faut relater cette anecdote, contée par le colonel Blanchot : « Il y avait dans la maison du curé, écrit-il, je ne sais combien de femmes, des jeunes, des vieilles, des Créoles, des Indiennes, et je n'ai jamais pu démêler la nature de leurs fonctions. Le soir, j'entendais tout le monde jacasser dans une chambre et, de temps en temps, la voix de basse taille du padre dominait dans la volière... » Un autre membre du clergé, curé dans un petit village, sachant

LA SITUATION DU MEXIQUE

que l'évêque devait y passer, n'a rien de plus pressé que d'aller au devant de lui avec sa famille, et de dire au prélat : « Monseigneur, ayez la bonté de bénir mes enfants et leur mère... », ce que fit Monseigneur, sans hésiter... On le conçoit, l'influence que prennent ces prêtres sur leurs ouailles n'est rien moins que néfaste. Dans les églises règne un laisser-aller déplorable, et il n'est pas rare d'entendre, pendant la messe, des cris d'animaux ; les Indiens amènent avec eux, chiens, chats, coqs et dindons. L'instruction religieuse est tout à fait inexistante, et l'on entend, par exemple, un Indien demander si la Vierge a des yeux et des oreilles.

Au premier plan, dans le drame mexicain, non pas un personnage, ce qu'il eût fallu au Mexique, mais d'innombrables acteurs qui, la plupart du temps, sont en lutte. Ce sont l'Empereur Maximilien, dont on sait l'inexpérience et en même temps le bon vouloir, l'impératrice Charlotte, beaucoup plus apte à conduire une politique suivie, mais qui se heurte sans cesse à des impondérables. En face d'eux, le maréchal Bazaine, « qui représente le protecteur déjà las de protéger », puis les nombreux envoyés de Napoléon. Quoique lointaine, l'ombre de l'empereur des Français plane sur tout le drame mexicain ; secourable au début, qui dès l'an 1865 l'est moins, pour devenir l'année d'après menaçante et, en dernier ressort, bien involontairement, une des principales causes de l'acte final. Ombre du côté de l'Orient, ombre aussi du côté de l'Occident. « L'Amérique aux Américains », dit la doctrine de Monroe ; et, au fur et à mesure que passent

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

les années, les États-Unis montrent de plus en plus d'animosité envers les étrangers et leurs chefs qui ont envahi leur sol, et leur attitude fait se précipiter les événements.

A présent que le tableau est brossé, imparfaitement il est vrai, mais trop d'acteurs sont en présence, il importe de voir quelles sont les difficultés à résoudre et dans quel esprit l'empereur Maximilien veut agir.

Il est un fait incontestable, c'est que le Mexique, pays de race latine, livré à l'anarchie pendant plusieurs lustres, ne peut être régénéré que par un gouvernement fort, peut-être dictatorial, en tous les cas très ferme. Il n'est pas moins vrai que Maximilien, sauf lorsqu'il énonce certaines idées, qu'il a le tort de ne jamais mettre à exécution, est, avant tout, libéral ; malheureusement, comme il l'écrit : « Je suis libéral, mais ce n'est rien auprès de l'Impératrice qui est rouge. » Il arrive au Mexique et, tout de suite, voulant montrer ses idées « avancées », il repousse les conservateurs qui l'ont appelé au pouvoir ; il s'appuie sur les libéraux ; cette erreur, qu'il commet au premier moment, il la répétera sans cesse. Or, écrit Pierre de la Gorce dans son *Histoire du Second Empire*, une des plus remarquables qui aient été écrites : « Pour abattre les factieux, pour ranimer les timides, une seule chose serait indispensable, à savoir, une autorité ferme et qui ne paraîtrait jamais hésitante. Sûrs du châtimeut, les turbulents se déconcerteraient ; sûrs de la protection, les craintifs reprendraient courage... Les fauteurs de troubles redouteraient peu un prince dont le premier souci ne serait pas de les écraser... Quant

LA SITUATION DU MEXIQUE

aux masses, elles eussent compris un programme très simple, et une exécution très rapide. Tout le reste leur échapperait et, ne sachant pas ce que voulait l'Empereur, elles s'affermiraient dans leur vieille habitude de ne rien vouloir elles-mêmes... » Si l'on ajoute à cette erreur initiale la connaissance imparfaite, sinon nulle, qu'a Maximilien du Mexique, les illusions qu'il se fait du pays et qui ne se dissiperont, tant est grand son aveuglement, que vers l'an 1865, si l'on considère sur un homme faible comme l'est Maximilien, l'influence que peut avoir « ce climat déprimant du Mexique, l'ambiance de cette terre de soleil et de volupté, cette fièvre qui pénètre les moelles, ce besoin impérieux d'oubli, à la fois cette frénésie et cette lassitude de vivre », les événements qui vont suivre s'éclairent.

Au Mexique, tout est à refaire, et trop de questions sollicitent l'attention de Maximilien pour qu'il ne soit pas débordé. Il faut lui rendre cette justice que, dès la première heure, consciencieusement, ne s'épargnant ni la fatigue, ni le travail, il se met à l'œuvre.

L'une des plus grandes difficultés à résoudre est la question des biens ecclésiastiques ; on a vu en quel état est tombé le clergé mexicain, et l'on sait, d'autre part, la place importante qu'il occupa sous la domination espagnole. Dès l'affranchissement du Mexique la guerre civile avait porté atteinte à cette position privilégiée et, en 1861, lors de son entrée à Mexico, Juarez, ennemi acharné de l'Église, avait proclamé que tous les biens ecclésiastiques seraient mis en vente au profit du Trésor. Désormais, le clergé séculier vivra

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

de ce que voudront bien lui donner ses ouailles, et le clergé régulier sera bel et bien expulsé. Le général Forey arrivant au Mexique, avait dans une proclamation datée du 12 juin 1863, déclaré que « les propriétaires de biens nationaux, acquis régulièrement et conformément à la loi, ne seraient nullement inquiétés et resteraient en possession de ces biens ». Le clergé avait été indigné de cette décision et il attendait impatiemment que se résolve la question. Maximilien, lié d'une part par l'article de la Convention de Miramar, qui lui ordonnait de ratifier les déclarations de Forey, d'autre part, obstiné à ne pas mécontenter les libéraux, se trouve devant cette alternative : ou bien, ratifier les lois de Juarez, dites de réforme, en insistant sur ce point que seuls les biens vendus sans fraude resteront à leurs propriétaires, ou bien, rendre intégralement ses domaines au clergé. Cette dernière solution est impossible. Depuis que la nationalisation a été faite, en effet, les terres ont été morcelées et sont passées en des mains diverses ; d'autre part, s'il sanctionne la proclamation de Forey, il s'aliénera pour toujours les sympathies des conservateurs et du clergé. Comptant sur ce que, depuis son arrivée au Mexique, il a déjà fait pour la religion catholique : réouverture des couvents, rappel des prélats expulsés, il espère trouver un appui auprès du Pape, qui l'a bien accueilli à son passage à Rome. Il insiste pour que Pie IX envoie le plus tôt possible à Mexico un nonce muni de ses pouvoirs.

En attendant, à l'instigation d'Eugénie, Charlotte et lui élaborent un concordat qui, soumis aux Tuileries,

LA SITUATION DU MEXIQUE

reçoit l'approbation du couple impérial. « Ce concordat, écrit Charlotte à Eugénie, semble, à première vue, inoffensif, et il n'en est pas moins libéral. » Quoiqu'il en coûte aux idées progressistes des souverains, ils ont fait de la religion catholique la religion d'État ; ils pensent que cela satisfera pleinement le Saint-Père, qu'il acceptera de ratifier la vente des biens nationaux, compensée par la clause disant que l'État pourvoira à tous les frais du culte. Il semble que meilleure solution ne puisse être trouvée, mais encore une fois, le clergé mexicain a fait appel à Maximilien, en comptant, grâce à lui, reprendre sa place prépondérante, et l'on sait qu'il n'est chrétien que de nom et désireux, avant tout, de richesses. Une lettre de Charlotte à son amie, M^{me} de Grunne, est à ce point de vue significative et admirablement écrite : « Chez les Français, mande-t-elle, je crois qu'il y a cette foi dont vous parlez, oubliée souvent, mais rayonnante dans le danger et au moment de la mort ; la pratique n'y est pas toujours, mais il y a quelque chose au fond du cœur. Ici, il me semble que le cœur n'y est guère, c'est une routine... Il n'y a guère de chaleur là-dedans, chez ceux qui font étalage d'opinion religieuse, je retrouve plus le sombre isolement de Philippe II que la charité de saint Vincent de Paul, cette charité qui aime et qui ne hait pas... » Et pour elle, pour Maximilien, chrétiens et catholiques ardents, il faut régénérer ce pays, où « lors de leur arrivée, les scandales du clergé étaient tels, écrit Charlotte, qu'il faut bien qu'elle soit divine, notre sainte religion, pour n'avoir pas succombé ».

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

Les semaines passent dans l'attente. Tandis que le clergé, sous la direction de Mgr Labastide, le plus fanatique des prélats, « tout en protestant chaleureusement, comme l'écrit Maximilien, d'un dévouement sans limites, prépare dans l'ombre des armes pour tenter de combattre et d'enrayer ses idées de progrès », le nonce n'arrive pas à Mexico. Le Pape se décide, enfin, à envoyer, muni de ses pouvoirs, Mgr Méglia, archevêque de Damas. L'inquiétude de l'impératrice Eugénie est grande à cette nouvelle ; elle sait, le prélat ayant été secrétaire de nonciature à Paris, « que son caractère peu conciliant ne lui a pas fait beaucoup d'amis dans le clergé français » ; elle pense que son long séjour à Paris n'a guère modifié ses idées dans un sens plus libéral. Ses prévisions pessimistes ne sont que trop vraies et, dès l'arrivée de Mgr Méglia à Mexico, le 7 décembre, il se montre sur toutes les questions, intraitable. Le Pape lui a remis une lettre disant en termes formels qu'il veut le retour à l'ancien régime, réclamant surtout l'annulation de la vente des biens ecclésiastiques, et toutes les objections sensées qu'on lui fait « glissent sur lui comme sur un marbre poli ». Maximilien, en une conversation très franche, a soumis au prélat le projet de concordat ; le nonce ne fait aucune objection, mais deux jours plus tard, il déclare avec une insigne mauvaise foi « qu'il n'a reçu aucune instruction, ergo, qu'il ne fera rien ». Charlotte est d'avis de « jeter le nonce par la fenêtre ». Auparavant, pendant deux heures entières, suivant ses propres paroles, « elle lui fait toutes les représentations qu'il est possible de faire, et sur tous les tons,

LA SITUATION DU MEXIQUE

sérieux, enjoué, grave, et presque prophétique, car la conjoncture semble devoir entraîner des complications, peut-être même une rupture avec le Saint-Siège.... »

En désespoir de cause, Maximilien se rendant compte qu'il n'a que trop tardé, publie le 27 décembre une lettre, prescrivant la révision des ventes des biens du clergé et la validité de celles qui ont été faites régulièrement. Par déférence envers le Pape, il ne veut pas en faire un décret. L'animosité de la Cour pontificale se faisant sentir de plus en plus, pour mettre fin aux tentatives conduites avec ténacité « sourde et manœuvrière » par le clergé, il publie deux décrets. L'un reconnaît la religion catholique comme religion d'État, tout en admettant la tolérance des cultes ; l'autre est la ratification de sa lettre du 27 décembre. Aux protestations indignées du nonce et des évêques mexicains il répond par une lettre peu diplomatique peut-être, mais dont le ton ironique, railleur, et quelque peu cavalier, est assez sympathique : « Vous dites que jamais l'Église mexicaine n'a pris part aux révolutions politiques. Plût à Dieu qu'il en fût ainsi ! Mais, convenez, mes estimables prélats, que l'Église mexicaine, par une lamentable fatalité, s'est trop mêlée de la politique et des affaires des biens temporels, négligeant, pour cela, l'instruction catholique de ses ouailles. Oui, le peuple mexicain est pieux et bon, mais il n'est pas encore, en grande partie, catholique dans le vrai sens du saint Évangile, et ce n'est pas sa faute. Il a besoin qu'on l'instruise, qu'on lui administre les sacrements, comme le veut l'Évangile, gratuitement... » Toutes les leçons sont inutiles,

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

et lorsque le nonce quitte Mexico, cinq mois après son arrivée, aucune décision n'a été prise, la question restera pendante jusqu'à la dernière minute. Plus tard, Maximilien enverra des ambassades à Rome, mais la Cour pontificale aura toujours une attitude intraitable.

Les conséquences de cette discorde sont innombrables. Soutenu par la Cour pontificale, le clergé mexicain redouble de fourberie et de violence, et la campagne qu'il mène sans cesse contre Maximilien, si elle n'est pas l'unique cause de sa chute, est du moins l'une des plus importantes. En outre, les mesures prises ne satisfont pas même les libéraux ; beaucoup d'entre eux pensent que la révision de vente n'est qu'un prétexte à une réaction contre les lois de réforme. De tout ceci, l'Église est la grande responsable ; sa mission est d'amour et de paix, sa place n'est pas dans le domaine politique. Où aboutiront les exigences de Pie IX ? A des conflits incessants entre le gouvernement et la Cour pontificale qui feront naître des persécutions, des assassinats, des crimes, des troubles qui, de nos jours, n'ont pas cessé encore...

CHAPITRE X

L'ŒUVRE POLITIQUE, SOCIALE ET FINANCIÈRE

Les questions politiques étaient aussi difficiles à résoudre que les questions religieuses ; Maximilien aurait pu, néanmoins en venir à bout. Peut-être aurait-il suffi de mettre en application ce qu'il écrivait à son beau-père, en juillet 1864 : « Le plein pouvoir de l'autorité doit être dans les mains du gouvernement, jusqu'à ce que le pays soit pacifié. Ces braves gens doivent d'abord apprendre à obéir... Au Mexique il faut un calme froid, une grande politesse et une fermeté inébranlable... »

Ce gouvernement en quelque sorte dictatorial, Maximilien l'exerce par certains côtés, puisque, par exemple, jamais une Constitution ne sera accordée par lui aux Mexicains. Mais il manque d'expérience, il est ébloui, et surtout il se complaît à l'idée d'une humanité belle, bonne, tout le contraire de ce qu'elle est. Maximilien veut qu'on l'aime, mais comme l'écrit le colonel Dufour : « Il faut d'abord se faire respecter avant de se faire aimer. La brute demande du bâton pour obéir, ensuite elle caresse le maître », et dans une autre de ses lettres, Dufour, qui décidément se